

Kinder- und Jugendkultur, -literatur und -medien
Theorie – Geschichte – Didaktik

Band 69

Britta Benert / Philippe Clermont
(éds.)

Contre l'innocence

Esthétique de l'engagement
en littérature de jeunesse



PETER LANG
Internationaler Verlag der Wissenschaften

Kinder- und Jugendkultur, -literatur und -medien
Theorie – Geschichte – Didaktik

Band 69

Britta Benert / Philippe Clermont
(éds.)

Contre l'innocence

Esthétique de l'engagement
en littérature de jeunesse



PETER LANG
Internationaler Verlag der Wissenschaften

Introduction

Britta Benert & Philippe Clermont

Il y a un lien intrinsèque entre littérature de jeunesse et engagement.

Nous en voulons pour premiers éléments de preuve deux moments de l'histoire littéraire de la littérature de jeunesse. Tout d'abord, lorsque Fénelon écrit son *Télémaque* (1699) il fait montre d'engagement à double titre: il propose certes un texte à visée didactique, mais aussi plus particulièrement à dimension politique pour l'éducation du jeune prince et contre l'absolutisme royal. Par suite, le premier âge d'or de la littérature de jeunesse voit, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, une coïncidence qui n'en est peut-être pas. D'une part on assiste à l'émergence de collections ou magazines spécialisés pour la jeunesse témoignant de l'engagement des éditeurs et des auteurs en faveur d'une idée nouvelle qu'ils se font de l'enfant et de ce que doit être son éducation (par exemple, en France, Hetzel et son très républicain *Magasin d'éducation et de récréation*). D'autre part la figure de l'auteur engagé sur la place publique prend un essor significatif, notamment autour de causes politiques telles celles que soulevées par l'affaire Dreyfus.

De plus, selon Isabelle Nières-Chevrel, la transmission des valeurs constitue « une des frontières les plus communément admises entre la littérature destinée aux enfants et la littérature destinée aux adultes »¹. En un sens cela s'apparente à la perception des écrivains pour la jeunesse toujours « suspectés ne pas écrire mais d'écrire pour – écrire pour instruire, pour moraliser ... », et cela reviendrait à considérer cette littérature comme « disqualifiée avant tout examen parce qu'elle ne serait pas sa propre fin »². Or cette opposition rappelle fortement la dichotomie qui fonde la critique faite à l'engagement sartrien, l'auteur engagé étant soupçonné de placer le propos politique avant la dimension artistique de l'œuvre, et de tomber dans un pur discours militant. Cette opposition et cette dichotomie relèvent sans doute d'une simplification abusive. Il est ainsi frappant de constater à quel point les interrelations entre esthétique, éthique et idéologie essentielles à la notion d'engagement sont également centrales pour qui veut penser le champ de la littérature de jeunesse.

1 Nières-Chevrel, Isabelle, « La transmission des valeurs et les ruses de la fiction » in *Littérature de jeunesse, incertaines frontières*, actes du colloque de Cerisy, Paris, Gallimard Jeunesse, 2005, p. 140.

2 I. Nières-Chevrel, « Lisières et chemins de traverses », *op. cit.*, p. 12.

Ce sont là, à notre sens, d'évidents points de convergence qui forgent le lien entre littérature de jeunesse et engagement et qui méritent d'être interrogés et approfondis.

Ainsi, si l'on suit J.- P. Sartre,

la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne puisse s'en dire innocent. Et comme il s'est une fois engagé dans l'univers du langage, il ne peut jamais feindre qu'il ne sache pas parler [...]. Tout cela n'empêche point qu'il y ait la manière d'écrire. On n'est pas écrivain pour avoir choisi de dire certaines choses mais pour avoir choisi de les dire d'une certaine façon³.

Dès lors la préoccupation esthétique ne doit pas être séparée de la question de la réduction de l'innocence du lecteur.

Si la littérature pour la jeunesse est bien née dans une tradition d'enseignement et qu'une partie de la production contemporaine s'inscrit dans cette intention, il faut souligner que ce caractère éducatif va au-delà de montrer et viser simplement des modèles vertueux, cela dès les débuts de cette expression littéraire. Il s'étend également à la transmission de savoirs au sens large, parfois il manifeste l'engagement d'auteurs ou d'éditeurs. Par ailleurs, avec d'autres, il faut retenir aussi que tout texte littéraire est porteur de valeurs, que celles-ci soient assumées ou non par l'auteur, perçues ou non par le lecteur. En effet, la fiction littéraire met en scène un univers de fiction qui est rarement sans rapport avec celui du réel du lecteur (T. Pavel). Autrement dit, il y a là une façon de souligner que la littérature dit des choses du monde réel, que le lecteur y trouve ce que recherche aussi Tzvetan Todorov:

Si je me demande aujourd'hui pourquoi j'aime la littérature, la réponse qui me vient spontanément à l'esprit est: parce qu'elle m'aide à vivre [...]. Loin d'être un simple agrément, une distraction réservée aux personnes éduquées, elle permet à chacun de mieux répondre à sa vocation d'être humain⁴.

Cela renvoie à une conception fonctionnaliste de la fiction mise en avant par Thomas Pavel, pour qui « les œuvres littéraires ne sont pas mises à distance simplement pour le bénéfice de la contemplation, mais afin qu'elles agissent avec force sur le monde du spectateur »⁵. Cette attente du lecteur, illustrée par Todorov, et cette orientation du texte littéraire, soulignée par Pavel, conduisent ainsi – d'un point de vue théorique et critique – à se préoccuper de la question de l'engagement, en tant qu'expression forte de valeurs et d'intentions, dont le discours littéraire est le vecteur, mais dont il peut être aussi parfois le sujet.

3 Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature* (1947), Gallimard, Folio Essai, p. 31-31.

4 Todorov, Tzvetan, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007, p. 15-16.

5 Pavel, Thomas, *Les univers de la fiction* (*Fictionnal Worlds*, 1986), Paris, éd. du Seuil, 1988, p. 183.

Ainsi le présent ouvrage, pour tenter de dépasser l'ancienne dichotomie, veut envisager dans quelle mesure il est possible à la littérature de jeunesse de manifester à la fois un engagement de nature idéologique, politique et esthétique; d'approcher les « façons » par lesquelles les écrivains visent à réduire l'éventuelle innocence au monde des jeunes lecteurs. Or, avec Denis Benoît et ses travaux sur la question d'engagement, nous soutenons que cette notion est bien plus complexe que l'on a parfois voulu le faire croire. L'architecture de ce livre tente d'approcher cette complexité. Pour mieux explorer le vaste chantier ouvert, nous prenons le parti d'esquisser une esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse. Cette esthétique sera nécessairement le fruit de la rencontre de plusieurs disciplines. La diversité des approches théoriques et critiques retenues produit un état de la littérature de jeunesse et de la pluralité des formes d'engagements. Littérature comparée, histoire littéraire, lectures sociologiques et socio-linguistiques, didactique de la littérature fournissent autant de regards croisés et complémentaires nécessaires à la compréhension d'un objet et d'une problématique complexes. Cet ensemble propose les éléments d'une réflexion esthétique sur la littérature de jeunesse au sens où valeurs, éthique, poétique et réception des textes sont analysées. Les fictions littéraires privilégiées par les contributeurs témoignent dans le même mouvement d'un panorama significatif des œuvres et des auteurs: au-delà et grâce à la problématique de l'engagement, le présent ouvrage apporte, du moins nous l'espérons, une plus grande connaissance des romans pour enfants et adolescents, albums, bandes dessinées, dans une visée internationale comme l'atteste le corpus.

Chacun des axes qui suit veut ainsi à la fois éclairer un aspect de la question centrale et faire le point sur des recherches actuelles et complémentaires.

Un premier axe s'inscrit dans l'interrogation aussi générale que fondamentale que soulève la notion d'engagement couplée à la littérature de jeunesse: celle du rapport entre esthétique et éthique, avec les contributions de Jean Perrot et Serge Martin chez qui la réflexion sur les thèses de Sartre est d'ailleurs explicite. Isabelle Lebrat met en avant l'engagement poétique dans l'analyse qu'elle propose de Corentin et Goscinny pour consolider sa thèse d'une « invention de la voix » que ces auteurs réussissent à imposer dans un « engagement véritable ». Dans un riche panorama du roman pour la jeunesse ayant pour thème la révolution numérique et ses conséquences pour la lecture Gilles Béhotéguy montre que « l'engagement à faire lire » va souvent de pair avec une « crispation dogmatique ». Marie Bernanoce se penche sur l'un des genres que Denis Benoît a désigné à juste titre de « haut lieu » de l'engagement » (p. 78), le théâtre. En s'interrogeant sur des pièces qui initialement n'étaient pas destinées à la jeunesse, elle revient à ce qu'elle désigne comme la « fallacieuse question de l'intentionnalité », question qui fait la jonction avec celle du lecteur qu'introduit Danièle Henky. Britta Benert et Christiane Conan-Pintado l'interrogent respectivement à partir de deux études de cas consa-

créées à Lou Andreas-Salomé et Alain Serres. Deux auteurs qui représentent des extrêmes, d'un point de vue temporel, mais aussi, dans le sens où l'association de Lou Andreas-Salomé à l'engagement littéraire continue à être contestée, alors que Alain Serre peut, au contraire, sembler être l'incarnation même de l'auteur engagé. Tout comme la contribution conjointe d'Isabelle Jacquel et de Florence Metz consacrée à Christian Voltz: cette dernière étude de cas permet d'entrevoir les interrelations complexes entre les différentes dimensions (politiques, esthétiques et éthiques) de la notion d'engagement.

Les contributions regroupées dans un deuxième axe privilégient clairement l'étude des aspects politiques et idéologiques de l'engagement dans les œuvres pour la jeunesse, dans leurs répercussions sur les identités. Dans un premier groupe de contributions, ce sont différents espaces géographiques qui s'avèrent décisifs pour le projet d'écriture. L'espace colonial d'abord auquel s'intéresse Mathilde Lévêque dans sa contribution consacrée aux romans écrits sous la Troisième République, et qui – prenant l'Algérie comme objet – sont destinés à la jeunesse. Véritable genre littéraire au tournant du siècle, d'une qualité littéraire souvent mineure, les écrivains engagés à travers ce genre dans la diffusion de l'idée coloniale pour la jeunesse s'avèrent parfois plus nuancés que ce à quoi on pourrait s'attendre. Les études qu'Anne Schneider et Bernard Urbani proposent sur deux auteurs contemporains, Didier Daenincks et Tahar Ben Jelloun, permettent d'entrevoir que « l'engagement maximal » contre l'idée coloniale et les mensonges de l'Histoire officielle peut parfois manquer de finesse, voire tomber dans des visions stéréotypées, ces vues réductrices dont jouent justement les contes, naïfs en apparence seulement, de Tahar Ben Jelloun. La notion d'identité est centrale dans les contributions de Julie Bergeron-Proulx et de Laurent Poliquin. Julie Bergeron-Proulx la travaille à partir de deux romans pour adolescents, *Le Journal de Jamila* du Belge Frank Andriat et *La Route de Chlifa* de la Québécoise Michèle Marineau. De nouveau, l'espace géographique, entre Belgique et Maroc, puis entre le Québec et le Liban, est crucial pour l'analyse. C'est cet entre-deux qui, dans le cas de ces deux romans, fait que l'engagement idéologique et politique des auteurs, loin d'être univoque, invite au contraire les lecteurs-adolescents à prendre conscience de leur identité plurielle, voire métisse, comme le revendique l'auteur David Bouchard dans un engagement identitaire et qu'étudie Laurent Poliquin. Avec la contribution d'Isabelle Charpentier, la question culturelle des identités reste primordiale. A partir d'une analyse de romans pour adolescents de Jeanne Benameur, l'interrogation sur l'identité est couplée à celle des genres sociaux, l'engagement de l'auteur étant de constamment réfléchir sur les rapports de domination qui s'articulent autour de la classe sociale, de l'origine ethnique et du genre. Cet engagement socio-politique crée un lien évident avec l'auteur Maya Angelou dont le récit autobiographique, *Je sais pourquoi l'oiseau chante en cage* (1969), fut banni des écoles améri-

caines, comme le rappelle Vasiliki Lalagianni dans sa contribution; l'histoire d'une fille victime d'un viol à huit ans ayant été considérée incompatible avec un lectorat adolescent, tout comme l'engagement féministe et anti-raciste de l'auteur. C'est donc l'engagement de Maya Angelou pour déconstruire les « images idéologiques » sur les corps des femmes noires qui est centrale à l'étude de Vasiliki Lalagianni. Dans sa contribution consacrée aux fictions pour la jeunesse ayant pour thème l'homosexualité, Philippe Clermont interroge lui aussi la question des identités de genre, et des représentations stéréotypées qui présentent l'engagement des auteurs sous un jour parfois ambigu, entre dénonciation et perpétuation de ces mêmes stéréotypes.

Le troisième axe du présent ouvrage a pour ambition de lire et relier la question de l'engagement à l'aune des genres littéraires: ceux-ci offrent-ils quelques approches particulières aux auteurs, et lesquels parmi eux, plus spécifiquement? La réponse est positive et plus particulièrement pour le théâtre (et l'on retrouve là Sartre et son engagement pour la scène), mais aussi pour les formes du récit dystopiques. Dans cette perspective générique, pour Rémi Astruc et Jean-Daniel Ebgy la lecture de la nouvelle de Kafka, *La Métamorphose*, engage non seulement le jeune lecteur mais aussi le lecteur critique dans un jeu de fausses pistes quant à son statut générique, son éventuelle visée didactique, pour conduire à une forme du « désengagement ». Hans-Heino Ewers, à partir d'un corpus de courts romans allemands pour adolescents, trace les caractéristiques d'un sous-genre en soi, le récit de problèmes, et en interroge la dimension engagée. Puis, et comme nous l'avons signalé, la scène théâtrale reste un lieu privilégié de l'engagement en littérature, et le champ de la littérature de jeunesse n'y fait pas exception. Ainsi, Francis Marcoin montre – dans une revue précise – différentes fonctions à l'œuvre dans le théâtre dédié à la jeunesse, où « communier », « transmettre » et « interpeller » voisinent dans les créations du XXe siècle et peuvent parfois rappeler le théâtre d'éducation des premiers siècles de la littérature de jeunesse. La contribution de Giulia Pezzuolo met quant à elle en lumière l'importance de l'acteur dramaturge et illustrateur italien Sergio Tofano qui, dès le début du XXe siècle, s'attache à faire rire les enfants en leur offrant un espace de liberté loin de toute intention moralisatrice. S'ouvre ensuite une section dans laquelle les genres souvent encore jugés mineurs en littérature générale s'avèrent propices à manifester des engagements d'auteurs. Natacha Levet y analyse comment le roman noir investit à son tour, après les récits d'énigme ou à suspense, la littérature de jeunesse: la portée sociale et politique intrinsèque au polar est pleinement présente dans les choix des éditeurs et des auteurs pour la jeunesse, avec, parfois, un didactisme renforcé, sans pour autant s'avérer produire des récits édulcorés. Autre genre littéraire à visée politique, la dystopie sert de cadre générique à bien des récits contemporains pour la jeunesse. Laurent Bazin se fait l'observateur attentif de cette veine de la fiction distanciée dont la

forme d'engagement revient à « changer de mondes pour changer le monde » et tenter d'engager le lecteur. C'est sur les traces d'une utopie pirate que nous entraîne Catherine d'Humières, montrant comment l'histoire de Libertia est reprise dans des fictions romanesques ou dessinées du XXe siècle et du début du XXIe, et où l'on voit – selon le récit source privilégié, selon les convictions des auteurs du moment – que l'histoire du marginal capitaine Misson est souvent librement adaptée, parfois au détriment de son issue dystopique. La forme littéraire et graphique de la bande dessinée vient clore ce troisième axe avec deux autres contributions. D'une part, un regard porté par Nicolas Rouvière sur « l'impossible désengagement » politique d'Astérix fait la preuve qu'une lecture politique et sociale des aventures du célèbre Gaulois reste possible, malgré les tentatives de brouillage des co-auteurs. D'autre part certains effets de la législation française de 1945 relative aux publications pour la jeunesse sont mis en exergue: Jean-Luc Gangloff et Vincent Helfrich montrent, à propos de la BD de science-fiction *L'Épervier Bleu*, comment la commission de surveillance dédiée a pu induire auto-censure et désengagement des auteurs, y compris au plan des codes génériques.

Enfin, le quatrième moment de l'ouvrage privilégie une perspective didactique au sens scolaire du terme. L'esthétique y est surtout envisagée du point de vue de la réception. Quels textes engagés sont donnés à lire aux enfants qui sont aussi élèves? Comment le texte engagé peut-il être lu par de jeunes lecteurs? Quels dispositifs de lecture peuvent être proposés pour engager ces lecteurs dans l'interprétation, couronnement de la lecture littéraire? A ces questions, plusieurs contributeurs apportent des éléments de réponse. Christa Delahaye, en abordant la littérature de voyage prescrite aux jeunes français des XIXe et XXe siècles, indique que celle-ci oscille entre idéal républicain à consolider, visions stéréotypées du monde et recherche utopique d'un nouveau monde. Evelyne Bedoin transpose aux univers fictionnels la notion de « cadre de référence » afin de montrer, expérience de classe à l'appui, la manière dont des élèves de fin de Primaire s'engagent dans une lecture axiologique des récits qui est bien à mettre en relation avec l'interprétation du texte. Un album de Jeanne Benameur et Katy Couprie est au centre de l'analyse, par Carol Battistini, d'un dispositif didactique qui met en lumière les cheminements interprétatifs d'élèves de Cours Moyen: engagement de lecteurs dans la lecture d'un récit engagé. Patrick Joole, pour sa part, propose une étude des usages et fonctions du carnet de lecture vu comme « outil » d'engagement du lecteur dans sa découverte littéraire: intérêts et limites de cette approche – souvent prise entre différentes oppositions – sont ainsi précisés. Agnès Perrin prend quant elle le parti de montrer, expérience à l'appui, que les albums permettent de construire de façon précoce un sujet lecteur sans renoncer – pour des élèves du Cours Préparatoire – ni à l'accès à l'interprétation littéraire,

ni à l'apprentissage plus technique de la lecture. Choisisant de considérer la dimension informative potentielle d'un récit de fiction, Pascale Gossin fait l'analyse d'un dispositif de lecture offerte à des élèves de Cours Moyen comme introduction à la compréhension du récit et à un travail sur les représentations liées à la thématique engagée du roman retenu. Pour clore l'ouvrage, Maria González Davies propose une incursion dans la pédagogie universitaire et montre tous les partis positifs qu'il y a mener avec des étudiants – futurs enseignants – des projets multiculturels de traduction de textes pour la jeunesse: en se confrontant modestement à des questions de traduction, ces futurs enseignants acquièrent ainsi de véritables compétences interculturelles dont leurs futurs élèves ne pourront que bénéficier.

Au final, si la notion d'engagement a pu subir une certaine usure, tant il est vrai que l'évocation de Jean-Paul Sartre continue à inspirer de la méfiance après la période de la « fin des idéologies », force est de constater que la dichotomie initiale reste le vecteur de la réflexion critique.